

POINTS DE REPÈRES SUR LES NOUVELLES CROYANCES ET PRATIQUES SPIRITUELLES

POINTS DE REPÈRES SUR LES NOUVELLES CROYANCES ET PRATIQUES SPIRITUELLES

L'Observatoire des Nouvelles Croyances (ONC) auprès du Conseil pour les relations interreligieuses a été fondé en 2013 à partir de la cellule 'Pastorale nouvelles croyances et dérives sectaires' pour tenir compte de pratiques spirituelles ne relevant pas des dérives sectaires. Ainsi, à côté de la vigilance sur les pathologies et les dérives, l'Observatoire quant à lui cherche à **comprendre** et à **entrer en dialogue**. La Mission interministérielle de vigilance et de lutte contre les dérives sectaires (Miviludes) attire toutefois l'attention sur le risque de dérives de ces pratiques alternatives qui requiert un discernement pastoral auquel l'Observatoire cherche à contribuer.

Les travaux et réflexions de l'ONC ont notamment abouti à la publication de trois rapports :

- *Les manifestations contemporaines de la vie spirituelle et la quête de sens* (août 2014) ;
- *Les chercheurs spirituels aujourd'hui. Une réalité qui suscite de nouvelles questions pastorales* (août 2015, republié dans *Documents épiscopat* n° 4 - 2016) ;
- *S'ouvrir aux chercheurs spirituels : pourquoi et en vue de quoi ?* (Décembre 2017).

De septembre 2018 à juillet 2021, l'Observatoire a organisé des séances de travail avec des spécialistes de la méditation (zen, yoga...), des spiritualités agnostiques, du développement personnel, des nouvelles ritualités (chamanisme, *new age*...), des thérapies (reiki, hypnose, pratiques énergétiques...) et avec des responsables d'activités pastorales en prise plus immédiate avec la quête religieuse (piété populaire, catéchuménat, accueil en hôtellerie de couvents ou monastères...).

A partir de ces rencontres, nous vous proposons une synthèse sous forme de **points de repères sur les nouvelles croyances et pratiques spirituelles**.

Mgr Vincent DOLMANN, archevêque de Cambrai

Et les membres de l'ONC : M. Raymond JARNET
Mme Flavie LEVEQUE
M. Aymeric MAGNAN DE BELLEVUE
P. Jean-François MEURIOT
P. Eric MOUTERDE
M. François THUILLIER

5 octobre 2022

SOMMAIRE

DÉFINITIONS

- Les dénominations
- Esquisses de typologie
- Points communs

AXES – REPÈRES EN VUE DU DISCERNEMENT

- **Premier axe : Primauté de l'expérience dans la quête**
 - La primauté de l'expérience personnelle
 - La rencontre doit encourager la relecture des expériences vécues
 - La place de l'altérité en question
 - Proposition d'une grille de relecture
- **Deuxième axe : Place de la ritualité**
 - Remarques introductives
 - Le rite et la personne
 - Le rapport au groupe
 - Le destinataire du rite
 - Le sens de la prière
 - Point d'attention
- **Troisième axe : Appartenance**
 - Appartenance et rapport au corps
 - Points d'attention
 - Appartenance et héritage
 - Appartenance et communauté
 - Questions
- **Quatrième axe : Rapport à la nature et au cosmos**
 - Rappel historique
 - Implications actuelles
- **Cinquième axe : Souffrance, guérison intérieure et salut**
 - La question du sens de la souffrance
 - La question de la guérison intérieure
 - Questions relatives à la guérison et son rapport au salut
 - Points d'attention
- **Sixième axe : Rapport à la vérité**
 - La vérité, une notion devenue problématique
 - Vérité ou authenticité ?
 - A chacun sa vérité ?
 - La vérité suppose une quête...partagée
 - Une écoute très attentive est nécessaire
 - Questions à poser (et à se poser) à propos de la notion de vérité

CONCLUSION

Annexe 1 :

La question de la vérité est aujourd'hui « la » question décisive en philosophie

Annexe 2 :

La culture du management et du développement personnel en entreprise et ses conséquences

- Une suite logique de la modernité
- Le « Comment ? » va remplacer le « Pourquoi ? ». Une vue globale
- Un formidable élan à Palo Alto
- L'exemple des fondements de la PNL

Annexe 3 :

Remarques à propos de la raison « spéculative » et « instrumentale »

- Définitions
- La raison souvent réduite à la raison instrumentale

DÉFINITIONS

➤ Les dénominations :

Les personnes en quête de spiritualité et de sens suscitent de nombreuses interrogations pastorales tant les cheminements sont singuliers et les sources à disposition multiples, dans un environnement culturel qui reste néanmoins chrétien en Europe. D'un point de vue sociologique, Jean-François Barbier-Bouvet¹ – à l'occasion de la plus vaste enquête de société sur les aspirations spirituelles conçue par le GERPSE² – a révélé que ce public est aux trois quarts féminins, d'un âge moyen de cinquante-cinq ans. Il possède un niveau socio-culturel élevé avec une surreprésentation des métiers de l'enseignement et de la santé. Lorsque les références chrétiennes sont présentes, elles existent sans contradiction avec la non-appartenance religieuse et/ou l'adhésion conjointe de plusieurs religions ou sagesse.

Il est à noter l'importance du nombre de personnes qui, dans un cadre professionnel, peuvent s'ouvrir à des questions existentielles voire spirituelles. Cela se vit lors de stages de management ou de motivation d'équipes via des outils de communication ou de typologie de personnalité.

Actuellement, les dénominations utilisées dans les médias permettent de regrouper ce public en **quatre grandes familles** aux frontières poreuses et avec un passage possible de l'une à l'autre :

- a) Les chercheurs spirituels appelés aussi nouveaux aventuriers de la spiritualité, alter croyants ou croyants sans frontières ;
- b) Les chercheurs de soi, adeptes de bien-être, des méthodes de pleine conscience, du développement personnel, du zen et autres pratiques méditatives ;
- c) Ceux qu'on appelle *new agers* (adeptes du New Age : l'âge d'une nouvelle conscience planétaire), *nonés* (sans religion, sans culte) ou *SBNR* (*spirituals but not religious* : spirituels mais non religieux) ;
- d) Les néopaiens, *wiccans* et néo-sorcières (adeptes de magie blanche fondée sur la nature), partisans du chamanisme, des sciences occultes ou encore des para-sciences.

Ces dénominations ne renvoient pas uniquement à un état d'être ; elles peuvent refléter l'objet ou la nature de la quête.

➤ Esquisses de typologie :

Une première typologie de *pratiques* a été rapportée par Marie-Lucile Kubacki³. Elle se décline en 5 groupes avec :

- Les **Dissidents**, en rupture avec l'institution en tant qu'autorité ou en désaccord théologique ;
- Les **Occasionnels**, consommateurs de spiritualité pour qui la pratique religieuse, loin d'être centrale, répond à un besoin et peut être abandonnée quand le besoin disparaît ;
- Les **Explorateurs**, touristes du spirituel épris d'expériences nouvelles qui leur permettent de s'élever. Ils accordent une place fondamentale à la spiritualité sans être ancrés dans une tradition ;
- Les **Quêteurs** d'un domicile spirituel fixe ;
- Les **Migrants** qui passent d'une tradition à l'autre.

¹ Les nouveaux aventuriers de la spiritualité, enquête sur une soif d'aujourd'hui, J.-F. Barbier-Bouvet, Mediaspaul, Paris, 2015.

² Groupe d'Études sur les Recherches et les Pratiques Spirituelles Émergentes, créé en 2010 et associé à l'Université de Strasbourg.

³ *Belief without borders* [Croyance sans frontières], de Linda Mercadante (Oxford 2014), citée par Marie-Lucile Kubacki dans la revue *La Vie* du 9 septembre 2021, p.19.

Dans cette catégorisation, selon le parcours emprunté ou le questionnement en cours, une personne peut aller d'un groupe à l'autre.

Une autre typologie peut être déployée à partir de **la relation que ce public entretient avec la religion catholique** en particulier. S'appuyant sur des témoignages directs (personnes en quête) ou indirects (acteurs pastoraux en contact), l'enquête de Marie-Lucile Kubacki confirme que chrétiens et non chrétiens, pratiquants et non pratiquants sont engagés dans ces quêtes.

Cette seconde typologie se décline en **cinq groupes** avec :

- **Des chrétiens qui ont déserté les propositions ecclésiales habituelles** parce qu'en décalage avec la proposition pastorale proposée ou ayant une conception de la foi différente. Leur départ se fait en silence.
- **Des chrétiens qui multiplient les lieux de ressourcement** à la recherche d'une reconnaissance de leur soif spirituelle et/ou de leurs convictions éthiques, ou encore en recherche d'un rapport au corps et/ou au cosmos cohérent avec leur vie.
- **Des indifférents à la religion**, sans hostilité et sans goût particulier pour la transcendance mais en quête de sens existentiel.
- **Des athées et des agnostiques déjà en chemin spirituel** ignorant les propositions ecclésiales ou mêlant transcendance, immanence et foi en Dieu,
- **Des engagés qui multiplient les expériences sensibles**, en quête d'un bonheur à tout prix, loin de toute souffrance personnelle.

Dans cette typologie, une personne peut cumuler les caractéristiques de plusieurs groupes. De la même manière, les différentes appellations n'empêchent nullement ces personnes de se rassembler ou se côtoyer pour une cause ou une finalité commune.

➤ **Points communs :**

Quelles que soient les différences entre ces groupes ou typologies, des caractéristiques communes sont repérables :

- **L'idée de transformation de soi** demeure un horizon commun à toutes les spiritualités nouvelles.
- **L'expérience** occupe une place centrale au détriment souvent de la transmission : l'individuel prime sur le collectif, l'émotionnel sur le laborieux, l'instantané sur le long terme.
- **L'intériorité** est souvent privilégiée. Elle n'est toutefois pas le seul mode d'accès à la spiritualité comme en témoignent les mouvements néopaïens qui mettent davantage l'accent sur la ritualité, la référence aux mythes et aux divinités antiques.
- **La nature** tient une place essentielle : elle est le lieu d'une expérience spirituelle intense et le moyen de retrouver une authenticité considérée comme perdue.
- **Le corps** est largement sollicité. C'est évident dans les diverses approches thérapeutiques et les quêtes de guérison, mais aussi dans la recherche d'un bien-être, les activités à dominante énergétique (mouvements, danses...), ou même à travers les pratiques rituelles.
- **Le mystérieux et l'extraordinaire** attirent, car ces deux dimensions sont considérées comme recelant un potentiel caché à découvrir. L'invisible et l'au-delà sont à la mode – c'est le cas par exemple avec le sujet des « expériences de mort provisoire » ou *Near Death Experiences* (NDE) – et peuvent devenir des lieux de dialogue avec le christianisme qui est riche de toute une eschatologie.

AXES - REPÈRES EN VUE DU DISCERNEMENT

➤ PREMIER AXE : PRIMAUTÉ DE L'EXPÉRIENCE DANS LA QUÊTE

- La primauté de l'expérience personnelle :

Le plus important pour les personnes en recherche est avant tout **l'expérience** comprise comme « la *modification*, même légère, de l'émotion commune et de l'état habituel de conscience ». Elles s'arrêtent souvent à ce constat : « *Je me sens mieux, différent(e), je vois les choses autrement* ». C'est oublier que l'impression des sens est toujours en lien avec le jugement qu'elle suscite et que ce jugement n'est pas de l'ordre de la sensation. **La quête de sens passe par les sens (les sensations), sans doute, mais elle ne s'y réduit pas.**

De nombreuses expériences font appel à des « techniques » (travail sur la respiration, le corps...).

Seule semble compter, pour ces chercheurs, « l'expérience », ce qu'ils « ressentent ». Cela semble être l'unique critère de fécondité. On y revient tant qu'on se sent « mieux ». Enfin ce qu'on éprouve est rarement verbalisé, on n'y fait pas retour. Il manque une relecture.

- La rencontre doit encourager la relecture des expériences vécues :

Dans la rencontre des chercheurs de sens, il est bon d'encourager à **verbaliser l'expérience vécue** (même s'il y a une part d'ineffable) pour une prise de conscience qui dépasse l'immédiat et qui met en évidence d'éventuelles contradictions. Par exemple : désirer le non-désir, vouloir le non-vouloir, chercher sans cesse à répéter ce qui permettrait d'échapper à la répétition du quotidien, etc. Ces contradictions sont rarement perçues.

Notons toutefois que ce qui s'apparente à des contradictions, selon la logique aristotélicienne qui a structuré notre Occident, ne le sont pas forcément dans d'autres « logiques », par exemple, celles de certains philosophes présocratiques (cf. tétralemme) et dans des aspects des cultures extrême-orientales comme les *koans*⁴ du bouddhisme zen ou la non-dualité de l'hindouisme (du *Vedanta* de Shankara) auxquels se réfèrent certains courants spirituels récents.

Comment faire *retour* sur l'expérience ?

- Le premier niveau est la **verbalisation** par et pour soi-même de ce qu'on a vécu. En effet, le langage peut donner comme un nouveau présent à ce qui fut, et servir à marquer des étapes. Toutefois, le récit qu'on se fait peut tout à fait être « convenu » ou vecteur d'illusion, d'où la nécessité d'un travail de discernement plus approfondi, de l'usage de la raison, du retour critique sur l'expérience. Cependant, cette première relecture solitaire ne suffit pas.
- Le second niveau consiste à **échanger avec d'autres**. La relecture partagée permet de vivre davantage l'expérience vécue, de la prolonger et d'en témoigner, et parfois de discerner quelques illusions. Ceci vaut, bien sûr, pour toute expérience spirituelle.

⁴ Courts échanges entre un maître et son disciple, d'apparence absurde, énigmatique ou paradoxale, ne sollicitant pas la logique ordinaire et susceptible de produire, chez le disciple qui le médite, l'éveil et le discernement.

L'expérience spirituelle, même si elle est singulière, donc non exactement répétable, doit être à l'épreuve d'une **vérification**. L'expérience est vérifiable par **ses effets** sur la vie de qui l'éprouve et par **la fécondité** de ce qui a été vécu.

- La place de l'altérité en question :

L'expérience se vit dans au moins deux dimensions : le rapport à soi et le rapport à autrui. C'est la question de l'**altérité** qui est aussi celle de l'altérité intérieure, cette part de nous-mêmes (si l'on peut dire ainsi) que nous ignorons.

L'implication corporelle fait partie de l'expérience des chercheurs spirituels, ce qui peut renvoyer au second plan le rapport à autrui. Voilà deux points que ceux-ci nous invitent à creuser :

- **L'altérité divine** n'est pas envisagée par tous les chercheurs. Certains préfèrent parler d'un « divin impersonnel ». D'autres, issus du christianisme, croient en Dieu mais disent n'avoir pas assez été nourris par l'Église et n'y avoir pas construit leur intériorité. D'autres encore gardent un lien plus ou moins distant avec l'Église. Partager des expériences spirituelles à partir de pratiques issues de traditions *différentes* est d'ailleurs assez banal parmi les chercheurs spirituels qui explorent plusieurs pratiques, et les comparent.
- **Le principal critère de la profondeur de l'expérience est sa fécondité relationnelle.** Le bien-être, le mieux-être sont des expressions ambiguës. Le ressenti transformé par l'expérience doit pouvoir conduire à la paix intérieure, à un dépassement de soi, à des relations apaisées avec autrui, mieux encore, à des relations transformantes de soi et d'autrui.

Rappelons que les relations aux autres sont constitutives de ce que nous sommes, comme l'expriment les philosophes « personalistes ». Plutôt que d'échapper à la renaissance du désir, ne vaut-il pas mieux l'orienter vers ce qui dépasse, vers un amour plus grand ? L'altérité ouvre sur la transcendance ou, au moins, sur la « transcendance », c'est-à-dire sur l'aspiration à un dépassement.

→ Proposition d'une grille de relecture de l'expérience spirituelle en vue d'un dialogue fécond :

Pour vous :

- Que veut dire « l'épanouissement » personnel ?
- Quel dépassement de l'immédiateté de l'expérience ?
- Quelles conséquences au-delà du temps de l'expérience ?
- L'expérience est-elle sans cesse à renouveler ?
- Quelle place pour la relation à autrui dans l'expérience que vous avez vécue ?
- En quoi cette expérience initie-t-elle une nouvelle façon de voir, de sentir les choses et les êtres, et suscite-t-elle un nouveau « style de vie » ?

➤ DEUXIÈME AXE : PLACE DE LA RITUALITÉ

- Remarques introductives :

Parmi les expériences spirituelles, il y a **celles, de type initiatique**, qui sont assez durablement transformantes, ne se répétant jamais tout à fait à l'identique, et **celles qu'il faut répéter** et qui s'apparentent peu ou prou à des techniques ou à des méthodes. De même que l'on respire, mange et dort tous les jours, il y a une « hygiène » spirituelle à laquelle le corps participe mais ces techniques d'entraînement, comme pour un sportif, sont autre chose que les expériences « initiatiques ».

Il n'est toutefois pas exclu que **des fulgurances transformantes** adviennent lors de techniques spirituelles banales et répétées.

Enfin, il est possible que des expériences initiatiques doivent être répétées quand elles sont communautaires et visent, entre autres, à constituer un groupe pour profiter de sa dynamique et de son énergie collective. L'expérience est alors proche de ce qu'on appelle le « rite » et de sa plus ou moins grande efficacité.

En régime de type *New-Age* et néopaïen, la ritualité répond à une logique qui n'est plus celle à laquelle sont familières les grandes traditions religieuses.⁵

- Le rite et la personne :

Ce qui caractérise les rituels, au sens classique, c'est leur complexité : un même acte rituel revêt plusieurs sens. L'action, par exemple, de plonger le catéchumène dans l'eau baptismale signifie plus que lui donner un bain, c'est aussi le faire mourir à son ancienne vie pour le faire renaître à la vie du Christ. Autrement dit, **dans une même séquence rituelle, coexistent simultanément des actions, des rôles, des statuts, des modes relationnels...** qui, dans le contexte ordinaire de la vie, sont considérés comme antithétiques ou incompatibles.

Dans les rituels de la nouvelle religiosité, en revanche, ce n'est plus l'action rituelle qui est complexe : elle est même très simple et le participant à la cérémonie peut, à la rigueur, inventer les gestes qui lui conviennent. D'où la place importante laissée à la spontanéité, à la créativité et à l'innovation. Ces néo-rituels revêtent même un caractère bricolé, hétéroclite, empruntant aux sources les plus diverses.

Dans la religiosité *New-Age* et néopaïenne, ce qui est complexe ce sont les personnes elles-mêmes qui sont porteuses simultanément de dispositions diverses : ainsi les sujets, tout en restant eux-mêmes **dans l'ordinaire** de la vie, cherchent à **devenir « extraordinaires »** au cours de ces rituels. Ceux-ci offrent à l'individu la possibilité de se découvrir plus mystérieux qu'il n'est. Il s'agit de se reconnecter à soi pour « retrouver » qui on est vraiment, son « moi » authentique censé s'être perdu au fil du temps, en raison d'un mode de vie consumériste, du matérialisme ambiant, de la socialisation, du patriarcat, du monothéisme, etc. D'où la référence, au cours de ces néo-rituels, à un passé idéalisé (un continent perdu, la civilisation préchrétienne...) et à des figures magnifiées (des êtres ascensionnés, des visiteurs extraterrestres, les Peuples-Racines...) qui sont autant de modèles identificatoires indiquant la voie d'une rédemption.

⁵ Cf. Michael Houseman, « Comment comprendre l'esthétique affectée des cérémonies New Age et néopaïenne ? », *Archives de sciences sociales des religions*, n° 174, avril-juin 2016, pp. 213-237. Michael Houseman, Marie Mazzella di Bosco, Emmanuel Thibault, « Renaître à soi-même. Pratiques de danse rituelle en Occident contemporain », *Terrain*, n° 66, 2016, pp. 62-85.

Il importe donc, dans la ritualité néopaïenne et de type *New-Age*, de **retrouver l'esprit** de ceux qui étaient avant soi et auxquels on cherche à s'identifier ; alors que, dans la ritualité classique, il convient de **refaire le plus fidèlement possible l'action** que d'autres ont fait avant soi, et donc de s'inscrire dans une tradition. La prescription « *Fais ceci !* » fait place à l'injonction « *Sois comme ceci !* ».

- **Le rapport au groupe :**

Si, en ritualité classique, le participant doit se décentrer afin d'entrer dans un cadre collectif – par exemple la communauté ecclésiale – censé le déplacer intérieurement, les ritualités néopaïennes et de type *New-Age* recentrent l'individu sur lui-même. On ne peut toutefois pas qualifier ces pratiques d'individualisme exacerbé ou de démarche sectaire. En effet, **si chacun œuvre à son développement personnel, il le fait en compagnie d'autres qui font de même**. S'il existe une intimité de l'instant avec les autres participants, ceux-ci ne se fréquenteront pas forcément pour autant en dehors de cette activité. Dans ce nouveau contexte, l'individu devient le nœud, ou le point d'entrelacement, de réseaux relationnels distincts au sein desquels il se trouve immergé simultanément. L'accumulation de ces expériences variées contribue ainsi à construire le sujet.

- **Le destinataire du rite :**

Dans les pratiques rituelles classiques, la personne s'adresse à une instance *extérieure* à soi : une divinité, un esprit, un ancêtre, un saint, un ange... En revanche, dans les pratiques cérémonielles propres aux nouvelles religiosités, **le destinataire du rituel, c'est soi-même**. Les autorités ou instances de référence sont alors « des aspects ordinairement occultés des célébrants eux-mêmes (l'enfant intérieur, le soi véritable, la Déesse qui est en chacun, etc.) » dont ils cherchent à prendre conscience et à éveiller, explique l'anthropologue Michael Houseman⁶. La logique opératoire du rite fait appel à une sorte de moi « extraordinaire » personnifiant certaines façons d'être, de telle sorte qu'il agisse en retour sur le moi « ordinaire ». Le moi idéalisé est donc projeté hors de soi, comme s'il était extérieur à soi, alors même qu'on en est la cause. Ce procédé d'« auto transcendance » revient à créer le point extérieur à soi à partir duquel se hisser.

- **Le sens de la prière :**

Dans ces néo-rituels, l'accent est mis sur **l'intention des participants**, et plus du tout sur la parole et le geste comme dans la ritualité classique. Il s'agit de « produire une représentation mentale d'une situation afin de la faire advenir »⁷.

Le terme « prière » est toujours employé mais dans un tout autre sens que celui d'une adresse à une instance divine personnelle. En effet, dans la pensée *New-Age*, le Dieu transcendant a peu à peu cédé la place à une divinité impersonnelle et immanente, souvent confondue avec un principe énergétique dans lequel baigne tout le cosmos⁸ : non seulement le divin n'est plus considéré comme extérieur à soi, mais l'énergie qui le remplace est perçue comme reliant toute chose. D'après la culture *New-Age*,

⁶ « Comment comprendre l'esthétique affectée des cérémonies New Age et néo-païennes ? », *Op. cit.*, p. 227.

⁷ *Ibid.*, p. 214.

⁸ Gregg Braden, un auteur-conférencier à succès et dont les écrits marient la science et la spiritualité, s'appuie sur certaines hypothèses de la physique quantique pour affirmer qu'un puissant champ d'énergie relie toutes choses. Il fait référence à cette « énergie du vide » découverte par le physicien Hendrik Casimir. Braden qualifie de « divine matrice » ce supposé champ d'énergie cosmique [Gregg Braden, *La divine matrice. Unissant le temps et l'espace, les miracles et les croyances*, Paris, J'ai lu, 2017].

si les pensées de la personne sont négatives, habitées par la peur, la haine, le manque de confiance en soi, ou tout autre affect de ce genre... la réalité qui l'entoure sera alors imprégnée de ces mêmes sentiments qui lui seront renvoyés et qu'elle ressentira comme autant d'agressions potentiellement capables d'engendrer en elle toutes sortes d'effets néfastes comme le mal-être ou les maladies.

Le cosmos qui nous environne fonctionnerait donc comme **un miroir extérieur de nos expériences intérieures** : le malheur qui nous frappe ne ferait que refléter le mal qui est en nous. Vu sous cet angle, la prière devient cette hygiène de vie ou cet exercice consistant à purifier ses intentions pour ne répandre autour de soi que des pensées positives.

Une telle vision revient à faire endosser à chacun la responsabilité des malheurs qu'il subit. Jésus en personne, innocent crucifié, révèle que le mal subi peut avoir une origine tout autre que soi-même.

→ **Point d'attention :**

Lorsque la prière n'est plus envisagée comme une relation à un Dieu personnel, elle s'apparente davantage à une « connexion » à un divin conçu comme une énergie universelle à laquelle il est possible de participer, voire de s'y fondre. On sort alors de la prière comprise comme grâce et dialogue, et du registre de la présence du divin en soi exprimée par saint Paul à travers l'image de l'humain comme « temple de l'Esprit ».

... / ...

➤ TROISIÈME AXE : APPARTENANCE

L'appartenance à un groupe n'est pas première dans la quête des chercheurs spirituels.

La relation qu'entretient aujourd'hui un individu vis-à-vis des normes sociales dominantes se joue également vis-à-vis de son appartenance religieuse, dans la continuité ou la rupture. Du côté des chercheurs spirituels, on constate plutôt un déplacement, voire une reconfiguration de la notion même d'appartenance, dans le but d'une meilleure adéquation entre aspirations personnelles et quête spirituelle.

- **Appartenance et rapport au corps :**

La relation à son corps est la première à être réinterrogée chez les chercheurs spirituels. Si de tout temps les sociétés se sont intéressées à celui-ci, la multiplication des doctrines et des techniques actuelles traduit l'importance accordée au bien-être corporel, dans le but de restaurer une harmonie en soi. Le modèle communément admis privilégie une certaine image d'un beau corps, désirable et qui ne vieillit pas.

➔ Points d'attention :

- Dans cette attention à soi qui tente de maîtriser la peur de la souffrance, de la vieillesse ou de la mort par tous les moyens à disposition, il y a néanmoins quelque chose à entendre : comment se situer par rapport à son corps ? Et sur quoi fonder une relation juste avec son corps et le corps d'autrui ?

- La relation qu'entretient une personne avec son corps peut révéler des enjeux existentiels qui sont à accueillir. Ces recherches corporelles « d'appartenance à soi » interrogent la théologie du corps et plus largement l'action liturgique. Comment nos célébrations, qui ne manquent pas de gestes symboliques, rejoignent-elles les chercheurs spirituels ?

- **Appartenance et héritage :**

Entre appartenance et héritage, les chercheurs spirituels assument ce dernier d'un point de vue culturel, même s'ils n'appartiennent pas à une communauté ou ne s'y reconnaissent pas. De plus, l'intérêt pour les autres religions – bouddhisme en tête, dans sa version occidentalisée⁹ – est devenu significatif d'une évolution des croyances vis-à-vis desquelles l'opinion personnelle prévaut sur la parole institutionnelle. Dans cette situation, la personnalité et/ou l'autorité du « guide » influence directement l'investissement spirituel. L'appartenance, reposant sur la seule exemplarité du guide, est rendue plus aléatoire et moins structurée, avec un risque d'emprise.

⁹ Cf. Marion Dapsance, *Qu'ont-ils fait du bouddhisme ? Une analyse sans concession du bouddhisme à l'occidentale*, Paris, Gallimard, coll. « folio essais », 2019.

- Appartenance et communauté :

L'aspiration à une reconnaissance mutuelle, l'empathie ou encore la solidarité engendrent des formes d'appartenance et relient des personnes qui ont une même quête. Par effet de confiance, une communauté peut se former, mais elle reste un moyen pour arriver à un but personnel et existe sans nécessairement de lendemain une fois le but atteint. **Ces formes d'appartenance ne font pas de la communauté une visée.**

Le non-désir d'appartenance à une communauté définie n'empêche ni les rencontres temporaires entre individus, ni l'intérêt porté à la quête de l'autre et à sa situation personnelle.

→ Questions :

- Ces relations interindividuelles engagent-elles les personnes à vivre une véritable relation, en tant qu'évènement d'altérité ? Ouvrent-elles au mystère de l'autre, au-delà d'un désir de mieux se reconnaître ou de se rassurer soi-même ?

- Ces expériences sont-elles vécues comme des parenthèses hors du monde, sans retour et sans implication dans la vie ordinaire ?

- Est-ce que le lâcher-prise est disponibilité à l'Esprit Saint ou simple vacuité de l'instant ?

- Ressentir la présence d'un autre est-il juste un moyen d'effacer les réalités sombres de son existence ?

➤ QUATRIÈME AXE : RAPPORT A LA NATURE ET AU COSMOS

- Rappel historique :

La plupart des nouveaux courants spirituels partage **un désir de reconnexion à la nature**. Plus encore aujourd'hui où le réchauffement climatique, la crise de la biodiversité et la fréquence accrue des pandémies... font prendre conscience que nous nous sommes éloignés de la nature. Ce faisant, ces courants ravivent la nostalgie portée par le romantisme de la fin du XVIII^e siècle et du XIX^e, mouvement apparu en réaction au classicisme français et aux Lumières.

Alors même que la science a porté un coup fatal à la mythologie, le romantisme va élaborer de nouveaux mythes. Ces *mythes modernes*, aux fondements supposés historiques, racontent l'existence de civilisations-souche antédiluviennes (le continent Mu appelé aussi Lémurie, l'Atlantide, le royaume nordique de Thulé, l'Hyperborée ou terre du Nord, le royaume caché de Shambhala...), des civilisations spirituellement plus élevées que la nôtre. D'où la recherche de ces Paradis disparus, **avec un intérêt prononcé pour tout ce qui est « primitif », considéré comme plus authentique**, et pour les voyages. Cet « exotisme » prend la forme aujourd'hui d'un attrait pour les phénomènes irrationnels, le mystérieux et le fantastique.

Le romantisme, dans sa version anglaise, migra aux Etats-Unis et s'implanta en Nouvelle-Angleterre, donnant naissance au « transcendentalisme ». Les transcendentalistes américains formèrent un petit réseau de poètes et d'écrivains mystiques réunis autour de Ralph Waldo Emerson, un ancien pasteur unitarien, qui à partir des années 1840 célébrèrent à travers leurs écrits cette Nature qui mettait, d'après eux, l'individu en contact direct avec le divin. Une même divinité impersonnelle traverse toutes choses ; **s'immerger dans la Nature**, en communion avec elle, revient à entrer en consonance avec l'ordre cosmique et à « **devenir soi-même** », l'homme étant consubstantiel à cette divinité immanente.

Dans la seconde moitié du XIX^e siècle, l'idée d'une mutation faisant passer graduellement les humains **d'une « conscience de soi » à une « conscience cosmique »** se fit de plus en plus prégnante. Le prophète et théoricien de cette évolution de la conscience humaine est Richard Maurice Bucke (1837-1902), un médecin et psychiatre canadien. Bucke affirme que cette « conscience cosmique », qui s'accompagne d'une illumination qui n'aurait rien de surnaturel, de mystique ou de religieux, mais qui serait tout simplement l'aboutissement d'un processus naturel d'évolution, est déjà présente chez des cas isolés, citant Bouddha, Confucius, Jésus, saint Paul, Mahomet... Les humains développeraient de plus en plus fréquemment, d'après lui, ce nouveau type de conscience, signe de l'émergence d'une nouvelle espèce humaine.

Une mutation serait donc en cours au niveau global, à laquelle chacun est invité à participer par un travail sur soi qui bénéficiera à tous et contribuera à faire émerger une civilisation planétaire où tout est relié. Tel est le soubassement de la religiosité du *New-Age*. Cette mutation planétaire passe par la transformation des personnes. **Chaque individu est donc le vecteur de ce changement global qui n'est en rien une œuvre collective**. D'où le peu d'intérêt du *New Age* pour le politique : « La religion était la chose sociale par excellence ; elle est devenue la chose individuelle par excellence », constate le philosophe Marcel Gauchet¹⁰. Cette « reliance » n'est possible que moyennant une « déliance » de

¹⁰ Marcel Gauchet, « Quel avenir pour le christianisme dans une société en “sortie de la religion” ? », *Noosphère*, n° 12, décembre 2020, p. 16.

tous nos conditionnements, habitudes, blocages, ego...¹¹ Le *New Age* combine donc deux traits forts de la postmodernité¹² : l'individualisme (chacun devant creuser en soi-même pour y retrouver sa part divine qui s'y trouve cachée) et la globalisation (il s'agit de s'immerger dans le flux cosmique pour devenir soi-même).

- Implications actuelles :

L'époque du romantisme fut celle de l'assomption de l'individu. La rencontre avec des spiritualités orientales a mis en évidence le lien avec le tout. Ceci s'est fait depuis au détriment **des communautés, instances intermédiaires entre le tout et l'individu** et formatrices des personnes.

Dans cette culture holistique et systémique, on considère l'impact des actions individuelles par rapport au tout. Le risque en est que l'individu est appelé à devenir lui-même comme un tout, jusqu'à ne plus compter que sur lui-même.

La pensée systémique, du fait qu'elle met au cœur de la réflexion les processus pour décrire « le comment », risque de mettre au second plan l'humain, sa singularité et ses relations avec les autres.

Lorsque l'encyclique *Laudato si'* rappelle que "tout est lié", elle interroge cette vision holistique du rapport au tout en replaçant l'humain au centre.

... / ...

¹¹ Bernard De Backer, « New Age : entre monade mystique et neurone planétaire », *La Revue nouvelle*, novembre 1996, p. 66, n. 6.

¹² Bernard De Backer, *Op. cit.*, p. 70.

➤ CINQUIÈME AXE : SOUFFRANCE, GUÉRISON INTERIEURE ET SALUT

- La question du sens de la souffrance :

Tout au long de l'histoire, les pensées religieuses et philosophiques ont apporté à la question du mal et de la souffrance une réponse sous la forme de « théodicées », autrement dit de tentatives diverses pour expliquer comment l'existence du mal sur la Terre peut être conciliée avec l'idée d'un Dieu créateur, bon et tout-puissant. La distance prise par les nouvelles religiosités à l'égard d'un Dieu créateur et transcendant repose plus que jamais cette question.

Dans les milieux New-Age, la souffrance est souvent perçue comme la manifestation d'une limitation perceptible du réel : la souffrance n'est vue alors que sous un angle cognitif et non plus existentiel. Le dépassement de cette limitation passerait donc par tout un travail d'élargissement de la conscience. **Le mal et la souffrance ne seraient liées qu'à la perception que nous avons de la réalité.** Changer de perception suffirait à faire disparaître le mal et la souffrance. Contester une telle « évidence » et affirmer la réalité d'un mal exogène et bien réel est perçu comme la preuve même d'un déficit de travail sur soi. L'individu est alors renvoyé à sa propre solitude.

Comme dans le stoïcisme, l'homme est invité à s'élever au niveau du Tout. A partir de ce point de vue, il est incité à percevoir le « mal » comme un élément indispensable à l'harmonie de la totalité. On retrouve aujourd'hui, dans les nouvelles spiritualités, certains principes de l'éthique stoïcienne qui invitent à trouver sa place dans le cosmos où tout est déterminé et à vivre en accord avec cette harmonie.

Jésus a assumé le tragique de la vie. Il n'a pas nié la souffrance et la mort ; il est venu les porter avec nous. C'est sa présence au cœur de ces réalités qui apporte réconfort et sa résurrection qui montre que l'amour est plus fort que la mort.

Dans une perspective chrétienne, deux écueils sont à éviter :

- **Le quiétisme**, en entendant par-là l'injonction de se conformer aux situations sans rien y changer. C'est le cas des sagesse de type cosmique qui prétendent qu'une raison divine est à l'œuvre dans la nature tout entière – monde et divin ne font qu'un ; omniprésence d'un éternel retour à un passé idéalisé – et qu'il suffit de vivre en harmonie avec l'ordre cosmique. Adhérer à l'ordre universel permettrait ainsi d'acquérir la sérénité et l'ataraxie, cette tranquillité de l'âme que rien ne vient troubler. La vie bonne ne passe ni par Dieu ni par la foi, contrairement aux grandes religions.
- **Le pélagianisme ou volontarisme** qui prétend que nous avons en nous les moyens de notre propre salut, sans aucune aide extérieure. Or, être coresponsable de son salut, c'est consentir à ce que le don gratuit de Dieu vienne agir en nous.

- La question de la guérison intérieure :

De plus en plus nombreux sont nos contemporains aujourd'hui à avoir recours à des thérapies basées sur l'énergie. On y retrouve les pratiques classiques d'origine asiatique comme l'acupuncture, le *shiatsu*, le *qi gong*, le *reiki*... et des thérapeutiques alternatives nouvelles comme *Quantum-Touch*... Par ailleurs, la consultation des tradipraticiens comme les magnétiseurs-énergéticiens, rebouteux, barreurs de feu, gardiens du « secret » (sous-entendu de formules de guérison) connaît elle aussi un net regain. **Toutes ces techniques et médecines populaires dépassent la vision physiologique du**

corps héritée de l'Occident moderne, pour considérer celui-ci sur un plan holistique : **tout y est intriqué**. Nous serions ainsi constitués de plusieurs corps (biologique, énergétique, éthérique, astral, spirituel...) se superposant comme des « poupées russes » et s'influençant les uns les autres.

Les thérapies alternatives reposent sur le principe que **le patient est son seul guérisseur**, et que le praticien ne fait qu'aider la personne à se guérir elle-même. Si ce n'est pas le praticien qui soigne mais l'énergie qui guérit, le thérapeute-énergéticien se retrouve être une sorte de « canal » permettant la circulation de cette énergie cosmique, de cette vibration universelle. Il lui revient d'orienter cette énergie guérissante vers les zones à traiter, au moyen de sa pensée ou en suivant éventuellement la guidance d'entités invisibles dont il écoute la « petite voix ». Dans ce cas, le médium se fait le passeur d'informations provenant du monde supérieur (défunts, esprits, entités...) vers l'ici-bas.

Dans tous les cas, il revient au praticien d'être au clair sur ses intentions et sur la conscience qui est la sienne au moment d'effectuer ce travail. La guérison suppose une confiance réciproque entre le praticien et son patient. Cela exige de la part du thérapeute une véritable éthique de vie.

Mettre en mots nos souffrances permet souvent de les identifier et d'accompagner celles-ci dans leurs disparitions. Tous les praticiens en médecines moderne, traditionnelle et complémentaire le reconnaissent.

→ Questions relatives à la guérison et son rapport au salut :

- La « **super-guérison** » qu'est la promesse de résurrection chrétienne des corps – une guérison-hors-du-monde – est-elle réductible à un « vouloir-guérir »¹³ ici et maintenant ?
- En d'autres termes, **une quête contemporaine de la santé** se serait-elle substituée à une quête traditionnelle de la sainteté ?
- Observable dans les techniques de développement personnel, la sécularisation de l'expérience religieuse n'est-elle pas contrecarrée par le recours, de la part des guérisseurs et des médiums, à des entités de l'au-delà et à des forces appartenant au monde invisible ?

→ Points d'attention :

- La thématique du *développement personnel* fait appel à toutes sortes de méthodes et de techniques de « transformation de soi ». Le credo de cette approche tient en trois mots : mouvement, fluidité, connectivité. Tout ce qui est blocage, empêchement, échec et immobilisme est perçu négativement. **Se sentir bien n'est pourtant pas la garantie d'une vie spirituelle authentique**. La quête d'un « mieux être » peut toutefois être l'indice d'une réelle quête spirituelle non encore identifiée comme telle. En christianisme, l'expérience de la croix demeure un « lieu » particulier de l'union à Dieu.
- L'idée de « transformation de soi » ne devrait cependant pas effrayer le chrétien, lui qui se sait appelé à la plénitude. Jésus nous le rappelle : « Je suis venu pour que les hommes aient la vie et qu'ils l'aient en abondance » (Jean 10, 10). Par salut, il faut entendre « déification », autrement dit transfiguration de tout l'être. **L'invitation de Jésus à « naître d'en haut » (Jean 3, 7) dépasse de loin l'injonction à « renaître à soi-même »** promue par les nouvelles spiritualités.

¹³ Cf. Philippe Muray, *Le XIX^e siècle à travers les âges* (1986), Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1999, pp. 77. 83-84. 86.

➤ SIXIÈME AXE : RAPPORT A LA VÉRITÉ

- La vérité, une notion devenue problématique :

La notion de vérité est devenue de plus en plus problématique car :

- Elle est perçue par beaucoup comme **subjective**.
- Nous avons pris conscience que les moyens mêmes qui nous servent à connaître le réel, nous en séparent aussi. C'est pourquoi l'étude du « **paraître** » (approche phénoménologique) tend, de plus en plus, à remplacer l'étude de ce qui « est ». Le lieu de la vérité ne serait plus celui de l'être, mais seulement celui de l'apparaître sans considération ontologique, du moins est-ce aujourd'hui la tendance dominante. (Cf. Annexe 1).

- Vérité ou authenticité ?

Nos contemporains préfèrent l'**authenticité**, c'est-à-dire ne pas se mentir, être sincère dans le sens d'être *d'accord avec soi-même*. Qui mieux que moi pourrait dire l'authenticité d'une expérience que j'ai vécue ? C'est **mon** expérience, c'est ce que **je** crois. Il s'agit en fait d'une sorte de « *narcissisme de bonne foi* » (Comte-Sponville). C'est un « **je** crois » qui toutefois ne s'insère pas dans un « **nous** croyons ».

- A chacun sa vérité ?

« *A chacun sa vérité* » n'a pas de sens, car alors il n'y aurait pas de différence entre une perception et une hallucination, entre le fait de savoir et le fait d'ignorer, entre le bien et le mal... Tout se vaudrait, et donc rien ne vaudrait. Certes, on s'en tire, pour rendre la vie sociale tout simplement « possible », par une sorte d'ersatz de vérité : le droit.

La question importante n'est pas tant de connaître toutes les façons d'envisager (ou de dévisager) la notion de vérité que de **savoir pourquoi la vérité n'est pas aimée ?**

- Pourquoi ? **Parce que la vérité nous dépasse, nous oblige et nous libère** du mensonge ou de la seule authenticité qui peut plier, de bonne foi, le vrai selon notre désir.

Mais, curieusement, la vérité semble se dérober, nous échapper, ne pas s'imposer d'évidence... surtout la vérité des valeurs.

- Pourquoi ? **Parce que les plus forts** (par le nombre, ou, plus insidieusement, plus efficacement, par l'influence) **peuvent imposer « leur » vérité**.

- La vérité suppose une quête... partagée :

La vérité, c'est bien davantage que l'authenticité, **elle suppose une quête et un partage** avec d'autres chercheurs de vérité, un travail de vérification (*faire vrai*) avec et par d'autres.

Il y a déjà l'altérité dans la notion de vrai, du moins pour ce qu'on ne peut pas établir comme vrai par la seule raison. Il en est ainsi quand on a aussi besoin de témoignages « crédibles » et/ou de poser des hypothèses « raisonnables », ce qui est le plus souvent le cas, pour *approcher* la vérité.

De plus, la vérité est toujours la vérité **de** quelque chose. Elle suppose un génitif : la vérité d'un énoncé, la vérité d'un fait, la vérité d'une situation, la vérité d'une expérience... à moins de la regarder *abstraitement, en-soi*, par exemple comme *dévoilement*, selon l'étymologie grecque, ou comme

adéquation (entre l'objet et l'intellect) selon la définition médiévale de la vérité : *adequatio rei et intellectus*. Mais ceci fait aujourd'hui difficulté.

- Une écoute très attentive est nécessaire :

Dans un dialogue constructif avec les chercheurs spirituels, la « vérité » de leurs expériences spirituelles nous importe, comme la « vérité » de nos propres expériences spirituelles nous importe également. On se réfèrera aux phénomènes qui la manifestent, même s'ils sont étranges, pour les analyser, en percevoir la fécondité, et y déceler, éventuellement, des illusions.

Il est utile aussi de voir ce que les chercheurs spirituels entendent par « vérité » (*versus* authenticité).

Leurs expériences spirituelles sont aussi des expériences de vie, car, en général, une chose est sûre, c'est qu'ils « cherchent » vraiment. Leur recherche n'est pas un simple divertissement ou un effet de mode (même si, ici comme ailleurs, le désir mimétique n'est pas absent) : ils y dépensent beaucoup de temps et d'argent. Cette recherche spirituelle est une part importante de leur vie.

Mais *ils n'ont pas toujours les mots pour dire leur aventure* ou ils emploient un langage convenu qui ne dit rien de spécifique. Il faut donc essayer d'entendre ce qui n'est pas dit.

Sans doute suivent-ils plus ou moins des chemins balisés, mais de façon pas si consciente que cela. Ils procèdent le plus souvent par essais et erreurs, par découvertes heureuses et déceptions malheureuses. On pourrait dire que certains d'entre eux ne savent pas vraiment ce qu'ils cherchent, mais ils cherchent. C'est une raison de plus pour s'intéresser à eux. Et nous, est-il si sûr que nous cherchions ? Avoir trouvé, ou plutôt s'être laissé trouver, dispense-t-il de chercher ?

Dans cette écoute, c'est l'articulation entre quête spirituelle et quête de vérité qui est en jeu.

→ Questions à poser et à se poser à propos de la notion de vérité :

Vérité et authenticité :

Est-ce qu'il vous importe que d'autres partagent *votre* « vérité », ou bien l'important est-il seulement que ce soit la vôtre ?

Vérité et croyance/confiance :

Quand vous dites à quelqu'un « c'est vrai » : Voulez-vous que cette personne vous « croie » ? Vous fasse confiance ? Ou que toute personne puisse trouver des motifs suffisamment crédibles d'être d'accord avec vous ?

Vérité et raison :

De quel type de vérité témoignez-vous ? D'une vérité qui est la vôtre, mais que d'autres pourraient partager ? D'une vérité qui n'est pas contraire à la raison, mais que la raison n'impose pas ? D'une vérité qui s'impose raisonnablement à tous ?

Vérité et altérité :

Considérez-vous les personnes qui ont des opinions opposées aux vôtres comme étant nécessairement désinformées ou comme raisonnant de travers ? Ou, à l'inverse, pensez-vous qu'il vaille la peine de chercher si elles ont quelques bonnes raisons de penser ce qu'elles pensent ?

CONCLUSION

Par ce travail de synthèse, les membres de l'ONC soulignent d'abord **l'ampleur de la quête spirituelle** dans la société contemporaine. Si, comme l'indiquent les sondages, 30 à 40 % des Français participent ponctuellement ou régulièrement à des pratiques liées à de nouvelles formes spirituelles, nous côtoyons parfois, sans le savoir, ces chercheurs spirituels, y compris au sein de nos structures ecclésiales.

L'ONC encourage **l'approche pastorale à l'égard de ces chercheurs spirituels**. Selon une étude du GERPSE¹⁴, plus de la moitié d'entre eux estime avoir été enrichie dans leur rapport à leur religion d'origine. En ce qui concerne les catholiques, le pourcentage approche 70%.

Tout en indiquant des pistes de réflexion et de discernement, l'ONC a conscience de la **complexité de cet univers** et des questions philosophiques et théologiques qu'il pose. Pour prolonger la réflexion et soutenir les personnes engagées dans l'accueil et l'accompagnement des chercheurs spirituels, des groupes de réflexion de niveau universitaire ont été fondés : Centre Sèvres à Paris, Département « Spiritualités, Arts et Cultures » à l'Institut des sciences et théologie des religions (ISTR) à Marseille.

¹⁴ Cf. Philippe Le Vallois, « Chercheurs spirituels aujourd'hui. Enseignements d'une récente enquête en France », *Spiritus*, N° 226 (« Quêtes spirituelles aujourd'hui »), mars 2017, p. 17-32.

ANNEXE 1 :**La question de la vérité est aujourd'hui « la » question décisive en philosophie**

Il y a urgence, nous semble-t-il, à **retravailler la notion de vérité**. La « vérité » pourrait être définie *négativement* par ce qui résiste et qui survit à ses diverses entreprises de relativisation, de déconstruction, de dissolution. *Positivement*, on pourrait la voir comme une visée qui dépasse et rassemble, et ne touche pas seulement la pensée, mais encore la vie, en tant que la vie contient une aspiration à un « dépassement » (cf. les spiritualités agnostiques ou athées). Évidemment, cette dernière définition est incomplète. Elle esquisse seulement un champ de travail possible.

Il nous semble ne rester du concept de « vérité » que trois aspects :

- la « **vérité-cohérence** » (celle du logicien, une vérité solide, certes, mais qui n'est que « formelle », elle ne concerne pas le fond : si l'incohérence disqualifie, la cohérence ne prouve rien) ;
- la « **vérité-consensus** » (mais comment ce consensus s'est-il formé ? que vaut cet accord des esprits ?) ;
- la « **vérité-avantage** » (ainsi dans le pragmatisme, mais le vrai consisterait-il en ce qui est avantageux, c'est-à-dire heuristiquement fructueux pour notre pensée ?).

La réflexion philosophique contemporaine ne cherche pas l'*adéquation* de ses énoncés au « réel », lequel échapperait toujours, mais la fécondité de son approche conceptuelle pour habiter le « réel » *avec justesse et justice* autant qu'il est possible. Du moins, est-ce une tendance de fond. Il y a chez les « déconstructeurs » une visée éthique parfois inaperçue (même chez Derrida).

En fait, pensons-nous, cette belle attitude, qui valorise avec raison l'exigence éthique, **ne tient pas jusqu'au bout**. Comment s'attaquer de façon radicale au concept de « vérité » et puis *valider* la « déconstruction » des concepts philosophiques antérieurs ?¹⁵ D'ailleurs l'éthique ne suppose-t-elle pas une anthropologie, voire une cosmologie, au moins implicites ?

Qu'est-ce qui fait que nous débattons de la vérité de ceci ou de cela ? C'est que la vérité donne du poids à notre discours, et, pour aller plus loin, c'est elle qui donne de penser ceci plutôt que cela, donc de penser tout court... de penser, donc de vivre, si l'on veut vivre ce qu'on pense et penser ce qu'on vit, ce qui paraît souhaitable, pour ne pas séparer vivre et penser, penser et vivre.

Nous débattons pour la connaître, cette vérité, et pourtant elle nous dépasse ! Et c'est parce qu'elle nous dépasse que sa recherche peut nous réunir pour « l'approcher ».

Que rien, ou presque, ne soit pas d'emblée certain, ne prouve pas que tout, ou presque, soit faux ou absolument inconnaissable, ni non plus que le vrai soit à « ma » disposition au gré de « mon » jugement souverain. De plus, la vérité n'a pas besoin d'être connue pour être vraie.

Certes, il y a différentes théories philosophiques sur la notion de vérité. Certains ultra relativistes pensent même que la vérité est une illusion dont il faudrait se défaire, ce serait la déconstruction ultime ! Mais ce serait l'épuisement et l'enlèvement dans la guerre des interprétations : la vérité ne serait plus que le simple rapport des forces entre les opinions (l'intersubjectivité dominante), ou bien un rapport de force tout court, la force brutale, la défaite de la pensée.

¹⁵ Cf. Jacques Bouveresse, *Le philosophe et le réel*, Paris, Hachette, 1998.

ANNEXE 2 :**La culture du management et du développement personnel en entreprise et ses conséquences**

La culture du management, de la communication et du développement personnel, financés par l'entreprise et par l'Etat, se diffusent largement dans notre société y compris dans l'Église. En quoi est-ce que la philosophie qui y est diffusée est un enjeu pastoral pour l'Église de France ? L'objet de cette annexe est de comprendre quelques clefs afin d'alimenter une réflexion pastorale.

- Une suite logique de la modernité :

Dans la suite d'Hannah Arendt¹⁶ un certain nombre d'auteurs, comme Zygmund Baumann,¹⁷ dénoncent une perte de conscience individuelle liée à la modernité à travers un découpage de tâches en processus faisant perdre de vue la finalité. Le processus, une fois défini, peut être optimisé et confié à n'importe quel exécutant. Dans cette veine, des auteurs français comme Christophe Dejours¹⁸ ou Vincent de Gaujelac¹⁹ ont dénoncé une déshumanisation du travail qui serait due à une « objectivation » des métiers par la mise en place de méthodes et de processus qui couperaient les individus de leur subjectivité et par là de leur identité. Cette dichotomie et cette dépersonnalisation créent, selon eux, de la souffrance.

Un ouvrage récent de Johann Chapoutot²⁰ creuse encore plus les sources des méthodes de management et les relie au nazisme. Ainsi la longue histoire du management « s'est poursuivie et la réflexion s'est enrichie durant les douze ans du III^e Reich, moment managérial, mais aussi matrice de la théorie et de la pratique du management pour l'après-guerre ». Il note que le régime de 1933 est contre l'État car il est le règne de l'individu. Ceci fait disparaître la notion de communauté.

C'est dans ce contexte de description de phénomènes en vue de leur optimisation, indépendamment des personnes, que de nouvelles approches, ayant justement pour but la compréhension des individus, sont apparues dès les années 1950 aux Etats-Unis.

- Le « Comment ? » va remplacer le « Pourquoi ? ». Une vue globale :

Dans les séminaires de développement personnel prévaut souvent une certaine méfiance, voire une certaine haine concernant la psychanalyse. Cette dernière serait « peu efficace » car elle poserait sans cesse la question du « pourquoi ? ». Cette question existentielle aurait deux défauts : ne pas être observable et se heurter à l'intime.

Les approches américaines de la psychologie se sont développées en parallèle des courants de philosophie des sciences, des sciences du langage, des mathématiques et de l'informatique où l'on va observer les systèmes pour comprendre comment ils fonctionnent. La psychologie « américaine » n'échappe pas à ce mouvement. On peut ainsi lire dans les manuels de Programmation Neuro Linguistique (PNL) :

¹⁶ *Eichmann à Jérusalem. Rapport sur la banalité du mal*, trad. A. Guérin, Paris, Gallimard, 1966 ; revue par Michelle-Irène Brudny de Launay, Paris, Gallimard, coll. « Folio Histoire », 1991.

¹⁷ *Modernité et Holocauste*, Éditions Complexe, 2008.

¹⁸ *Travail vivant*, Tome 1 : Sexualité et travail, Payot, 2009, et coll. « Petite Bibliothèque Payot ».

¹⁹ *La société malade de la gestion. Idéologie gestionnaire, pouvoir managérial et harcèlement social*, Paris, Point, coll. « Poche », 2014.

²⁰ *Libres d'obéir. Le management, du nazisme à aujourd'hui*, Paris, Gallimard 2020.

« La PNL s'intéresse aux multiples façons d'atteindre ses objectifs. Dans cette perspective, il est logique de **chercher comment changer et non pourquoi les choses sont ainsi**. Cependant, pour obtenir les informations nécessaires à toute intervention réussie, il est en général indispensable de comprendre comment s'organise le modèle du monde de son interlocuteur. Dans ce cas, il est tout à fait logique de s'intéresser au pourquoi du fonctionnement du sujet concerné. Attention, il ne s'agit pas de lui proposer une interprétation toute prête de son comportement (théorie) mais de comprendre comment fonctionne son modèle du monde. Ainsi, **la PNL ne fait pas une impasse sur le "pourquoi" mais l'utilise pour savoir comment favoriser le changement de façon personnalisée et efficace.** ».

La cause est ainsi mise au second plan au profit du processus. Ce qui intéresse ici c'est qu'une action soit efficace pour *manager* ou me sentir mieux indépendamment des raisons qui m'ont poussé à avoir tel ou tel comportement. **Il n'y a plus de comportements « bons » ou « mauvais » mais des comportements « aidants » ou « non aidants » pour atteindre mes objectifs.** Je peux en prendre conscience et décider de les changer. Commençons par découvrir, sur un plan historique, d'où sont nées ces approches.

- **Un formidable élan à Palo Alto :**

L'école de Palo Alto est un courant de pensée et de recherche ayant pris le nom de la ville de Palo Alto en Californie (où se situe l'université Stanford). En 1952, l'anthropologue Gregory Bateson obtient le financement de la fondation Rockefeller pour une étude du « paradoxe de l'abstraction dans la communication ». L'équipe s'intéresse notamment au zen (ils rencontrent Alan Watts et Daisetz Teitaro Suzuki) et à l'hypnose (Milton Erickson). En 1959, Don Jackson fonde le Mental Research Institute (MRI) à Palo Alto avec Virginia Satir et Jules Riskin. En 1968, Richard Fisch crée le Centre de thérapie brève au sein du MRI. Il y est rejoint par Paul Watzlawick et John Weakland. Les influences de ce courant de pensée furent les suivantes :

- **L'application de la cybernétique à la thérapie** s'est traduite par le fait que le thérapeute ne considère plus son patient comme un individu isolé : il s'intéresse aux interactions du patient avec son environnement, lequel le maintient dans son problème.
- **La systémique et l'interactionnisme** impliquent qu'une « personnalité » ne peut être définie en faisant abstraction du réseau complexe de relations interpersonnelles qu'entretient la personne dans son quotidien. Watzlawick écrit : « Nous soignons des relations, pas des gens ».
- L'école de Palo Alto a remis en question les fondements de la psychiatrie donnant naissance à une vision « **anti** » **psychiatrique**.

- **L'exemple des fondements de la PNL**

La PNL ou Programmation Neuro Linguistique est assez emblématique car elle s'est constituée en référence aux auteurs cités au-dessus. Ses principes et ses présupposés synthétisent un bon nombre de traits culturels de celles et ceux qui sont dans nos églises ou en dehors.

Lorsque l'on commence un parcours de PNL on peut lire 5 objectifs :

- **Communiquer** avec aisance et efficacité ;
- **Développer son potentiel, gérer ses émotions** en fonction des situations et des contextes ;
- Découvrir et **développer ses ressources** pour pouvoir les utiliser à volonté de façon appropriée et efficace ;

- Comprendre, **maîtriser et optimiser le fonctionnement de notre cerveau** ;
- Apprendre à **fixer des objectifs** concrets, motivants et atteignables.

Les présuppositions de base de la PNL servent de cadre à la formation et favorisent l'adoption d'une vision du monde constructive, logique et pragmatique qui favorise la réalisation des objectifs personnels et professionnels des participants :

- **Chaque modèle du monde est unique** ;
- **Chaque personne a son modèle du monde qui est sa représentation de la réalité** ;
- **Aucune carte n'est plus vraie qu'une autre, mais certaines « marchent mieux »** ;
- **Le but de la PNL est de donner le choix** ;
- **Plus la carte offre de choix plus elle est aidante** ;
- **Augmenter les choix augmente la liberté.**

Ces grands principes se déclinent en plusieurs « présupposés » auxquels les stagiaires sont fortement invités à « adhérer » s'ils veulent être PNListes :

- Notre vision du monde n'est pas le monde (la carte n'est pas le territoire) ;
- Chaque modèle du monde est unique ;
- **Il n'y a pas de modèle du monde plus « vrai », mais certains sont plus aidants que d'autres** ;
- Si c'est possible quelque part dans le monde, c'est également possible pour moi (ceci ne signifie pas que je sois prêt ou prête à mettre l'énergie et le temps nécessaire pour réaliser ce dont il s'agit) ;
- **Les limites sur lesquelles nous butons ne sont généralement pas dans le monde mais dans la représentation que nous en avons** ;
- **Mieux vaut savoir *comment* « ça marche » plutôt que *pourquoi* « ça ne marche pas ».**

La PNL nous propose ainsi sa « vision de l'être humain » :

- **Plus on a de choix, mieux cela vaut** ;
- **Chacun de nous possède les ressources nécessaires pour évoluer**, atteindre des objectifs ou résoudre des problèmes ;
- **Lorsqu'une personne ne dispose pas des ressources dont elle aurait besoin, elle possède la capacité de les acquérir** ;
- Il n'y a pas d'échec, seulement un *feed-back* qui permet d'apprendre et de rectifier. L'erreur est donc une étape sur le chemin de la réussite ;
- **Quel que soit le comportement manifesté, il a une fonction positive.**

C'est dans cette culture considérant l'humanité puissante et auto-suffisante que se pose parfois la question du « niveau spirituel ». Ce « niveau » est avant tout perçu comme un lieu désincarné de ressource d'énergie permettant éventuellement de s'alimenter afin d'asseoir son autonomie.

ANNEXE 3 :**Remarques à propos de la raison « spéculative » et « instrumentale »**

- Définitions

La raison peut être définie comme la faculté de coordonner des idées selon les lois immanentes de la pensée. La raison est universelle, impersonnelle. Certes, tous les humains l'ont en partage à des degrés divers et elle peut se dérégler, s'altérer dans tel ou tel cerveau, et à tel ou tel moment de la vie. Pour penser un tel échec, il faut penser la raison dans sa perfection.

L'important n'est pas tant ce qu'est la raison que le but dans lequel on l'utilise pour penser. Il existe deux usages principaux de la raison, qui répondent à des questions très différentes :

1. Pourquoi ? Ou bien sa variante en deux mots : Pour quoi ? (C'est la question de l'origine et du but de notre réflexion et de notre action) ;
2. Comment ? (La question du « comment faire » pour atteindre le but qu'on s'est donné).

On nomme la première « **raison spéculative** » parce que le sujet raisonnant est renvoyé à lui-même, à la source et au but de ce qu'il envisage, comme le ferait un miroir (*speculum*), et la seconde, « **raison instrumentale** » parce que c'est une réflexion sur les moyens et les instruments à utiliser.

- La raison souvent réduite à la raison instrumentale

Dans notre civilisation hyper-technicienne où la technoscience se développe suivant une logique qui semble parfois nous échapper, **la raison instrumentale a pris le pas sur la raison spéculative**. Ainsi, par exemple, on s'attarde peu sur les raisons d'utiliser telle technique dès lors qu'elle existe : la réflexion s'attarde surtout sur la faisabilité à grande échelle, sur la logistique, etc.

- Voici comment Cynthia Fleury définit la raison instrumentale dans *Les Irremplaçables* (Paris, Gallimard, 2015) : « *La raison instrumentale définit une raison au seul service de la performance économique, de l'efficacité de la production, de la rentabilité, qui n'interroge plus la finalité des actes qu'elle commet. La raison est réduite au seul rang d'outil, de moyen, d'instrument, de calcul, et non plus de finalité, ou d'exigence critique.* »

Il est clair pour beaucoup de penseurs que « l'*habitus* marchand » de la société occidentale, qui fait tache d'huile sur le monde, tend à réifier les autres. Il vient, de ce fait, transformer notre relation aux autres, que la raison spéculative plaçait dans le **souci d'autrui** (parce que chacun est un autre pour les autres, souci de soi et souci d'autrui font système). Souvent aujourd'hui l'action qu'on pense « raisonnable » ne devient raisonnable qu'à l'aune de la raison instrumentale. Il s'agit d'un usage réducteur de la raison.

Cela affecte aussi certains chercheurs spirituels qui recherchent, dans des techniques ponctuelles, un bien-être sans considérer le tout de l'homme, ni ses origines ou sa fin, ni les relations humaines et environnementales qui participent à ce qu'il est. Les nouvelles croyances sont aussi, pour une part, un marché.

Cette prédominance de l'usage de la raison instrumentale explique peut-être encore, du moins en partie, la moindre considération de l'intériorité chez certains. En effet, la raison instrumentale concerne surtout l'extériorité, par exemple : quel geste faire pour réussir ceci ou cela, plutôt que pour quoi réussir ceci ou cela ?

Seule la raison dans son usage plénier, c'est-à-dire spéculatif et instrumental, peut participer à la quête de la vérité.